

capricci et Sofilm présentent



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

SAYAT NOVA

LA COULEUR DE LA GRENADE

un film de

Paradjanov

Revue de presse

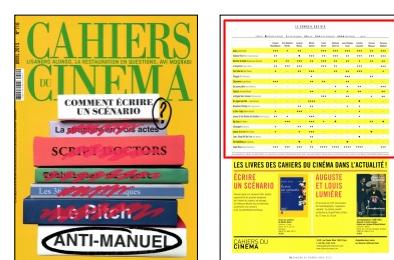
Sayat Nova

PAR C.B.



Exploité sous le titre *La Couleur de la grenade* lors de sa sortie française en 1982, ce film de Sergueï Paradjanov retrace la vie de Sayat-Nova, un poète arménien du XVIII^e siècle. Loin d'appliquer les recettes du biopic, le film revient aux codes du cinéma primitif (plans fixes, tableaux, images comme colorisées). Une beauté presque insolente émane de chacun de ses plans, malgré un parti pris esthétique risqué. ■

de Sergueï Paradjanov
avec Sofiko Tchiaoureli,
Melqon Alekian...
Distribution: Capricci Films
Durée: 1h19
Sortie le 22 avril



LE CONSEIL DES DIX

cotations : ● inutile de se déranger ★ à voir à la rigueur ★★ à voir ★★★ à voir absolument ★★★★ chef-d'œuvre — pas vu

	Jacques Mandelbaum	Jean-Baptiste Morain	Jacques Morice	Michel Ciment	Julien Gester	Stéphane Delorme	Jean-Philippe Tessé	Joachim Lepastier	Vincent Malusa	Florence Maillard
Jauja (Lisandro Alonso)	★★★	★	★★	—	★★★	★★★	★★★	★★★	★★	★★★
Inherent Vice (Paul Thomas Anderson)	★★	—	●	★★★	★★	★★★	★★	★★★	★★★	★★★
Histoire de Judas (Rabah Ameur-Zalmeche)	★★	★★	★★★	★★	★★★	★★	★★	★	★★	★★
La Sapienza (Eugene Green)	★★	★★★	★★★	—	★★★	★★	—	★★★	—	★★★
Taxi Téhéran (Jafar Panahi)	★	—	★★	★★★	—	★★	★★	★★★	—	★
Chappie (Neill Blomkamp)	—	—	—	★	—	—	★★★	—	★★	—
Citizenfour (Laura Poitras)	★★★	—	—	★★	★★	—	★★	—	—	—
Un jeune poète (Damien Manivel)	—	—	—	—	—	★	★	★★	—	★★★
Caprice (Emmanuel Mouret)	—	—	—	★★	—	★	★	★★	—	★★
Le Rappel des oiseaux (Stéphane Batut)	—	—	—	—	★★★	—	★★	—	★	★★
Un pigeon perché... (Roy Andersson)	—	—	—	★★★★	—	—	—	●	—	—
Broadway Therapy (Peter Bogdanovich)	—	—	★★	★★	—	—	★	★	—	—
Le Dos rouge (Antoine Barraud)	★	—	★★★	—	—	—	—	★	—	—
Journal d'une femme de chambre (Benoit Jacquot)	★★	★	—	★★★	—	★	—	★	—	—
Big Eyes (Tim Burton)	—	★★★	—	★★★	★	●	—	—	★★	●
L'Astragale (Brigitte Sy)	★	—	★★	★★	—	—	—	★	—	—
Jamais de la vie (Pierre Jolivet)	★	—	★	★★★	—	—	—	—	●	—
Every Thing Will Be Fine (Wim Wenders)	—	—	—	★★	—	—	—	●	—	—
The Humbling (Barry Levinson)	—	—	●	★	—	—	●	—	—	—
Sayat Nova (Sergueï Paradjanov)	★★★	★★★	★★★	★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★★	—	★★★

Jacques Mandelbaum (*Le Monde*) Jean Baptiste Morain (*Les Inrockuptibles*) Jacques Morice (*l'élérama*) Michel Ciment (*Positif*) Julien Gester (*Liberation*) Stéphane Delorme Jean Philippe Tessé Joachim Lepastier Vincent Malusa Florence Maillard (*Cahiers du cinema*)

Le Monde

Matthieu Macheret – 21 avril 2015



Il y a deux façons de présenter *Sayat Nova*, éblouissant apogée de la courte filmographie du Géorgien Sergueï Parajanov (Sarkis Paradjanian), né de parents arméniens à Tbilissi en 1924, et mort en tournage d'un cancer à Erevan en 1990. Comme l'évocation libre de la vie d'un troubadour arménien du XVIII siècle (un « achough ») qui donne son nom au film, de son enfance passée parmi les livres à ses amours adolescentes, puis à sa réclusion mystique dans un couvent. Ou comme une grande collection d'objets, de couleurs, de formes, de corps, de postures, en une série majestueuse de plans tableaux reliés entre eux par un langage secret, une mystérieuse liturgie. Or, *Sayat Nova* n'est ni une biographie, ni une tapisserie vivante, comme on pourrait le croire, mais probablement le plus grand film jamais réalisé sur ce phénomène sacré qu'est l'inspiration artistique, faculté par laquelle le poète s'imprègne des mille matières du monde pour les restituer dans une vision qui les sublime et n'appartient qu'à lui.

Longue suite de persécutions

Faut-il rappeler que la première version, achevée en 1968, ne convint pas aux autorités soviétiques de tutelle, qui exigèrent un remontage plus narratif (confié au cinéaste Sergueï Youtkevitch) qu'ils rebaptisèrent *La Couleur de la grenade*? Ceci ne fit qu'inaugurer la longue suite de persécutions qui poursuivrait Parajanov jusqu'en 1985 : mise sous surveillance, incarcération en camp de travail, interdiction de tourner en studio. Ce rappel ne doit pas nous conforter par le folklore d'une censure révolue.

Est-on bien sûr que, de nos jours, dans notre culte actuel du *storytelling*, un film d'une telle singularité ne fût pas écarté par nos commissions de financement, au même motif d'une absence de narration ? C'est que *Sayat Nova* reste, encore aujourd'hui, dans cette version d'origine restaurée par la Cinémathèque de Bologne et la Film Foundation, un souverain antidote à toute forme de convention cinématographique (du réalisme socialiste au réalisme social, elles n'ont pas tant changé), qu'il fait éclater en un élan d'expression primitive semblant provenir d'avant le cinéma et tout recommencer avec lui.

Plans-tableaux

Un temps d'avant le cinéma, c'est-à-dire d'avant l'illusion de réalité, d'avant la perspective, d'avant l'invention de ce « quatrième mur » de la représentation qui nous autorise à voir sans être vus. Ici, nous sommes vus, justement, par ces personnages, disons plutôt ces « figures », qui nous regardent droit dans les yeux, tout comme la dague, les fruits, les sceptres, les étoffes, les bijoux, semblent aussi nous dévisager, se lançant au-devant du regard dans toute leur nudité. Car chez Paradjanov, les choses ne sont pas représentées, mais présentées, déposées au cœur du plan pour ce témoin qu'on appelle spectateur, à la façon des icônes, des miniatures, des enluminures, toute une picturalité médiévale qui concevait l'image non pas comme une fenêtre ouverte sur le monde, mais bien comme un présentoir, un autel, territoire allégorique et sédimenté de significations. Et pourtant, c'est bien un monde immémorial qui perce dans les plans-tableaux de *Sayat Nova*, celui d'une paysannerie (le battage du blé), d'un artisanat (les parents du poète teignant la laine), d'une vie monastique (les moines écrasant du pied le raisin dans de grandes cuves) d'avant la modernité.

Héritage culturel caucasien

Plus largement, le film se pense comme un grand recueil de l'héritage culturel caucasien (comme le souligne Erik Bullot dans son ouvrage *Sayat Nova, Yellow Now*), une déclinaison de ses reliques, architectures (les monastères de Sanahine et d'Haghpat où il fut en partie tourné), ornements, mais aussi de ses chants, de ses costumes, de sa geste, le tout plongé ici comme dans un creuset. Paradjanov ne s'adonne pas pour autant à une reconstitution, mais bien à une exposition dans le mouvement, l'ensemble s'organisant autour du regard du poète dans une plasticité rituelle qui lui donne vie et beauté.

Dans cet univers, tout est rythme, rimes et harmoniques. Au son, rien n'est « parlant », comme ailleurs, mais bercé de boucles hypnotiques et solitaires, ouvrant un espace d'évocation obsessionnel et hallucinatoire (pics, frottements, souffles, incantations). Par moments, Paradjanov monte dans la foulée deux prises du même plan, comme pour faire rimer un geste avec lui-même. Magistrale et fascinante « découpe », prélevant un à un ses objets sur le réel pour en exhausser la matière en une sublime mosaïque et, par là même, la glorifier.

Marc Semo – 22 avril 2015



RESSORTIE «SAYAT NOVA», L'ARMÉNIEN RETROUVÉ

C'est un film stupéfiant et à nul autre pareil. «Sergueï Pctradjanov est de ceux - et ils se font très rares - qui font comme si personne avant eux n'avait filmé», notait le grand critique Serge Daney. Suite de tableaux édifiants évoquant aussi bien la miniature persane que la peinture surréaliste, Sayat Nova raconte la vie du célèbre poète-troubabour éponyme arménien du XVIII^e siècle. Un arough qui chantait aussi bien en arménien qu'en géorgien et en azéri. C'est donc un symbole commun de la culture caucasienne que filma, en 1969, Sergueï Paradjanov, cinéaste de génie flirtant avec la dissidence soviétique. Moscou, jugeant le film «formaliste», imposa une version remontée et raccourcie par le cinéaste Sergueï Ioutkevitch, qui fut la seule diffusée dans le reste du pays, puis en Occident. Pour la première fois, il est enfin possible de voir la version originale de ce chef-d'œuvre, dans toute sa longueur et en langue arménienne, restaurée par la cinémathèque de Bologne.



LA CHRONIQUE
CINÉMA
D'ÉMILE
BRETON



Francine Blaude

À l'image de ces collages de génie

SAYAT NOVA,
de Sergueï Paradjanov.
Russie, 1 h 15.

Retour de *Sayat Nova*, de Sergueï Paradjanov, film de 1968 d'abord sorti en URSS et dans le monde sous le nom de *la Couleur de la grenade*, version alors assez lourdement trafiquée. Cette fois, le film a été restauré dans les meilleures conditions : par la cinémathèque de Bologne, la Film Foundation World's Cinema Project pour laquelle se bat Martin Scorsese, le Centre national du cinéma arménien et le Gossfilmofond (archives) de Moscou. Le film, enfin, tel que l'avait voulu Paradjanov, mort il y a maintenant vingt-cinq ans, après avoir connu de multiples interdictions de tourner, des persécutions à n'en plus finir et jusqu'à la prison dont le sortit la protestation internationale ? On ne peut en être sûr quel qu'ait été le soin apporté à cette dernière restauration. Il faut en effet se souvenir qu'il y a deux ans les éditions Montparnasse avaient publié un coffret Paradjanov (quatre films) avec, parmi ses suppléments, un court métrage, *Souvenirs de Sayat Nova* (2006), de

**« Je suis celui
dont la vie
et l'âme sont
tourment »**

Levon Gregorian, cinéaste arménien, tentative souvent maladroite « d'expliquer » le sens du

film, mais qui révélait bien des plans (le plus souvent à connotation sexuelle) jamais vus avant ni depuis, et pourtant apparemment tournés par Paradjanov. N'avaient-ils pu échapper à une censure vigilante sur ce point ? Le cinéaste les avait-il abandonnés de lui-même ? Aucune réponse à ces questions : c'est le problème de toute restauration qui n'a pu être supervisée par l'auteur lui-même.

Ne faisons pas la fine bouche : *Sayat Nova* est à nouveau sur les écrans, jaillissement d'invention plastique, à l'image de ces collages que le cinéaste, un temps empêché par ceux qui le traquaient d'exercer son métier, ne cessa de composer, fleurs fanées et tessons de poterie ramassés dans une décharge, tissus de toutes couleurs recoupés, remontés. Un art de chifonnier de génie qu'aurait aimé Walter Benjamin. C'est qu'il a tiré de cette décharge qu'était pour lui l'histoire de son pays, l'Arménie, tout ce qu'il aimait et l'a magnifié par ce bricolage amoureux qu'était pour lui un film : vieilles églises, chatoiement des habits du passé, sombre beauté des moines, éclat d'un visage de femme. Une cérémonie à la mémoire du poète du XVIII^e siècle que fut Sayat Nova, noir poisseux du raisin foulé aux pieds, sang coulant de la grenade ouverte. Ce film, dit d'entrée un carton, « n'est pas l'histoire d'un poète : nous n'avons cherché qu'à évoquer par des moyens cinématographiques les images de cette poésie ». Splendeur de la beauté sur un fond de désespoir : « Je suis celui dont la vie et l'âme sont tourment. » Est-ce Sayat Nova qui dit cela ou Paradjanov ? ●

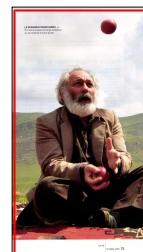
les inRockuptibles

Jean-Baptiste Morain

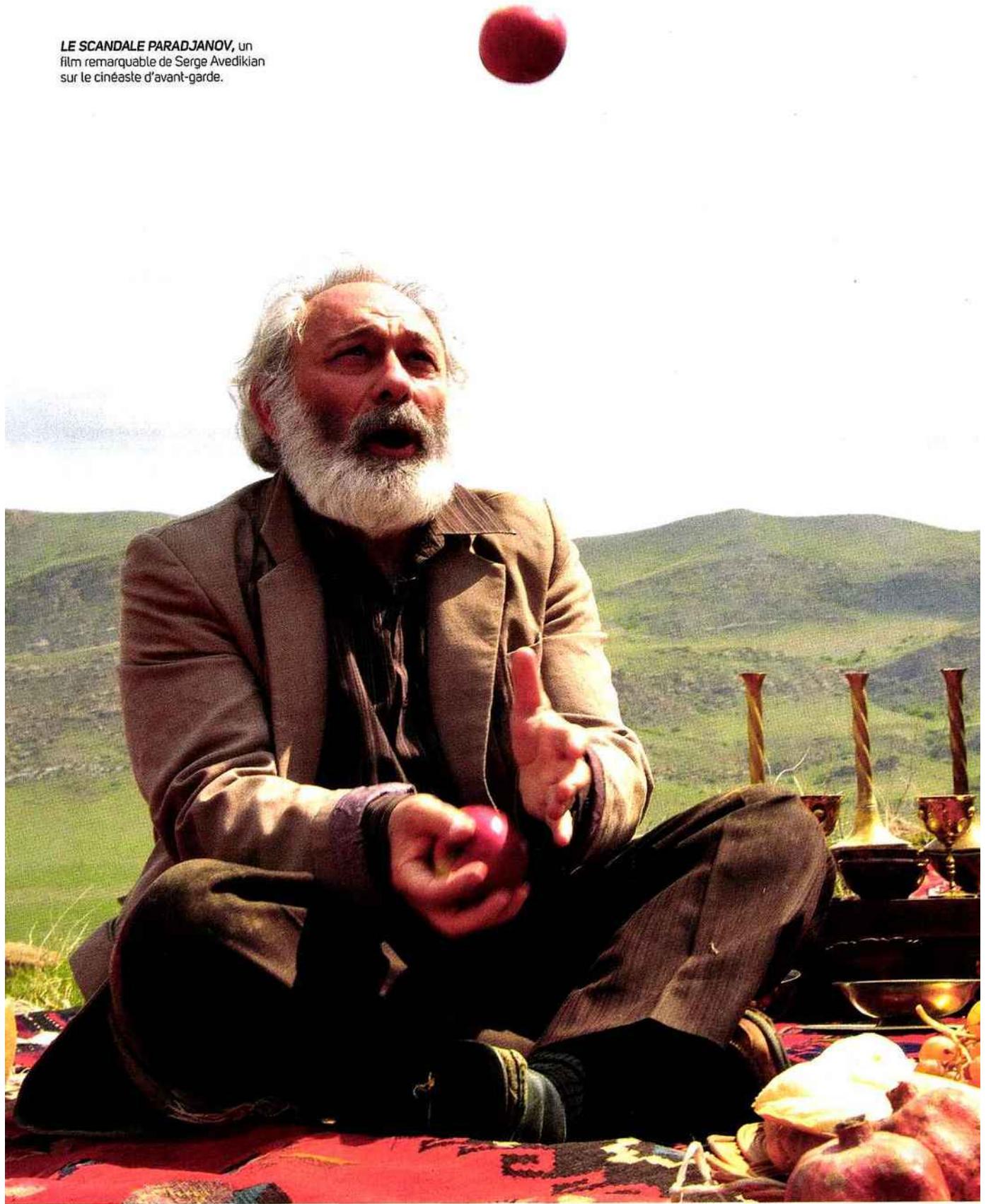


En 1968, quand le génial cinéaste arménien Sergueï Paradjanov (1924-1990) entreprend de tourner un film sur le grand troubadour-poète géorgien du XVIIIe siècle Sayat Nova, son projet est clair : tenter "de rendre par les moyens du cinéma l'univers imagé de cette poésie dont le chantre russe Valéri Brioussov disait : « la poésie arménienne du Moyen-Âge est une des éclatantes victoires de l'esprit humain inscrites dans les annales de notre monde»

Série de tableaux vivants, d'extraits de parchemins, de fulgurances poétiques, Sayat Nova est une œuvre picturale constamment inspirée, comme primitive, un voyage dans le passé sidérant. Tourné en houtsoul (langue des Carpates ukrainiennes) et non doublé en russe, Sayat Nova est rebaptisé La Couleur de la grenade et remonté afin d'être mis en conformité avec l'idée que se faisaient les autorités soviétiques d'une biographie. Paradjanov fit ensuite plusieurs séjours en camps de travail... La sortie de Sayat Nova en version restaurée est l'occasion exceptionnelle de (re)découvrir un cinéma d'une beauté sophistiquée et bouleversante.



LE SCANDALE PARADJANOV, un film remarquable de Serge Avedikian sur le cinéaste d'avant-garde.

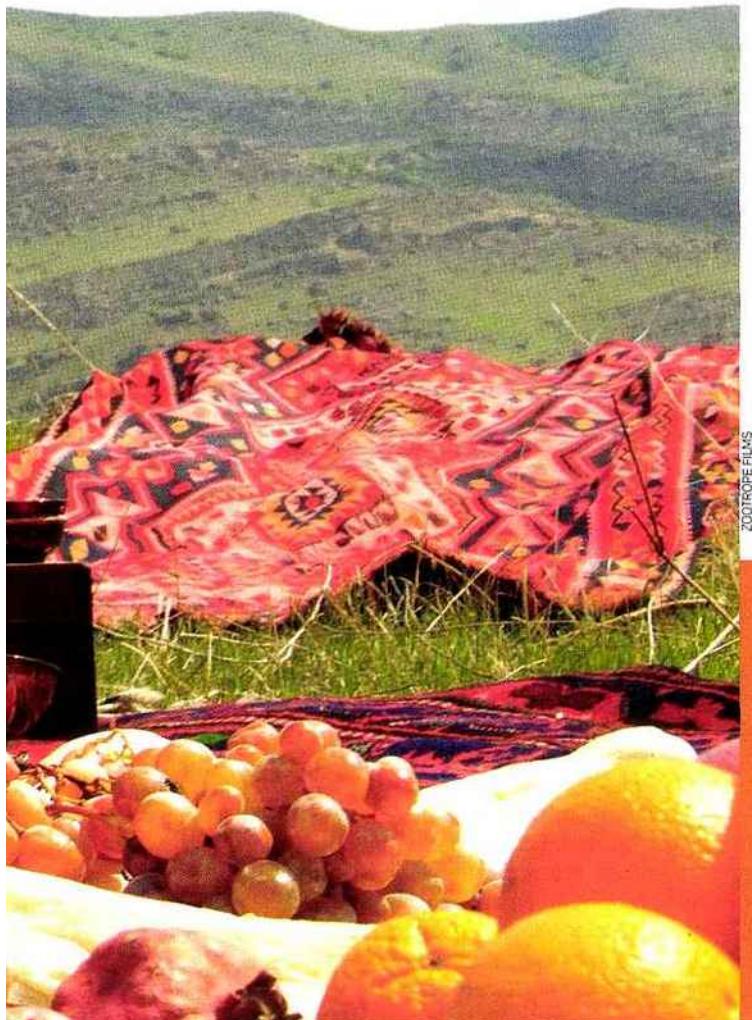




Culture

Rayé des écrans avec la chute de l'URSS, le cinéma arménien connaît une pleine renaissance. Mais reste dans l'attente d'un grand film sur le génocide.

LE RENOUEAU DU SEPTIÈME ART ARMÉNIEN



cinéma

L'Arménie a deux emblèmes « fruitiers » : la grenade et l'abricot. Dans *Sayat Nova (la Couleur de la grenade)*, de Sergueï Paradjanov, sorti en 1968, bientôt de nouveau à l'affiche, le jus de trois grenades écrasées forme soudain une tache rouge sang symbolisant la carte du pays. Et l'abricot donne son nom au seul festival cinématographique du pays, le GAIFF (Golden Apricot Yerevan International Film Festival) ou Abricot d'or, du nom de son prix principal. Depuis 2004, ce rendez-vous annuel a, par son impact culturel inattendu, redonné le goût du cinéma au public arménien. Car, depuis la chute du communisme, le septième art avait quasi disparu d'Arménie. À peine l'indépendance proclamée, en 1991, l'immense studio Armenfilm est revendu au privé et entièrement reconfiguré. Comme dans les pays de l'Est, une privatisation à outrance

La période soviétique

» LES PRÉCURSEURS DU CINÉMA ARMÉNIEN apparaissent dans les années 1920-1930. On a alors affaire à un cinéma d'État, comme dans l'ensemble de l'Union soviétique. Il faut se conformer à la censure et cela limite l'imaginaire des créateurs, qui ont souvent recours à la métaphore. Le cinéma arménien connaît néanmoins son âge d'or dans les années 1960-1970. Il a donné quelques chefs-d'œuvre grâce à des génies comme Artavazd Pelechian : *les Habitants* (1970), *les Saisons* (1972), *Notre siècle* (1982). Ou Sergueï Paradjanov, qui fut emprisonné à plusieurs reprises après avoir signé deux films sublimes : *les Chevaux de feu* (1965) et *Sayat Nova* (1968). Serge Avedikian a retracé son histoire dans un film remarquable, *le Scandale Paradjanov*, toujours à l'affiche.



CULTURE d'Arménie



AMIT BERKOWITZ / GÖRCÖK NÜHÜL E. BOĞİEROĞLU / INTERNATIONAL

LE PROCÈS DE VIVIANE AMSALEM, avec Simon Abkarian (à dr.). Et *The Cut*, de Fatih Akin, l'histoire d'un survivant du génocide (en bas).

La diaspora

» ACTUELLEMENT, un million d'Arméniens vivent aux États-Unis. Mais à Hollywood, les plus célèbres n'ont pas forcément revendiqué leurs origines. Richard C. Sarafian, né à New York, est connu pour le *Convoi sauvage* (1971), et Rouben Mamoulian, pour *Dr Jekyll et Mr Hyde* (1931) et la *Réine Christine*, avec Greta Garbo (1933).

» EN FRANCE, qui sait que Rosy Varte est née Nevarté Manouelian ? Ou que Henri Verneuil (né Achod Matakian) a évoqué le génocide au début de *Mayrig* (1991), film consacré au souvenir de sa mère. Depuis le triomphe de *Marius et Jeannette*, tout le monde connaît Robert Guédiguian. Dans *Le Voyage en Arménie* (2006), il raconte l'histoire d'un vieil émigré de Marseille décidé à mourir sur la terre de ses ancêtres. N'oublions pas Serge Avedikian, comédien et cinéaste, et Simon Abkarian, dont tout le monde a salué la performance dans le *Procès de Viviane Amsalem* (2014).

LIVRES JEUNESSE

DANS LES YEUX D'ANOUCH
Roland Godel



ROMAN

De Bursa la verte, située à 100 km à vol d'oiseau au sud de Constantinople, paradis perdu le 18 août 1915, à Konya, ville poussiéreuse au cœur du plateau anatolien, à 400 km de là... la famille Papazian a connu la déportation,

les magasins réquisitionnés, les maisons occupées, les églises brûlées, la peur au ventre, la crainte d'une nouvelle rafle, les massacres, le scorbut et la grippe espagnole pour les survivants, puis les hommes rescapés réquisitionnés et envoyés au front. Au travers des larmes et de la dignité d'un peuple condamné à disparaître transparaissent la cruauté des uns, le dévouement des autres. Au cœur de ce chaos, Anouch, 13 ans, rencontre un adolescent, Dikran, Arménien comme elle.

Ce roman poignant, qui mêle onirisme et tendresse sur fond de tragédie, s'inspire des mémoires de la grand-mère de l'auteur, journaliste suisse, réchappée du génocide. Devant elle, il ne fallait pas évoquer les Turcs, sous peine de la fâcher. Aujourd'hui, Anouch repose en paix. Et l'une de ses petites-filles, rousse comme elle, qui ne connaît ni l'arménien ni la terre de ses ancêtres, porte son prénom. ♦ STÉPHANIE COMBE

Dès 11 ans. Gallimard Jeunesse, 10,90 €.

LE PETIT NICOLAS,
EN ARMÉNIEN OCCIDENTAL
Sempé et Goscinny



NOUVELLES

Le livre culte traduit dans la langue qui reste le ciment de la communauté arménienne de France (400 000 personnes). En version bilingue. ♦ MARIE CHAUDEY

IMAV éditions, 15 €.

fit alors disparaître plus d'un millier de salles, précipitant le public vers les DVD pirates de blockbusters américains et vers la télévision. Ajoutons la catastrophe du blocus économique par la Turquie en 1992, la guerre d'indépendance du Haut-Karabakh en Azerbaïdjan (1988-1994), et le pays se retrouva exsangue. Plus d'électricité, plus d'eau, plus de viande, le peuple réduit à couper les arbres des villes pour se chauffer : le cinéma était loin d'être prioritaire et tout espoir de création artistique ruiné.

Pour apprendre le cinéma, les Arméniens disposaient cependant d'un Institut des beaux-arts, du cinéma et du théâtre, à Erevan. Mais l'enseignement étant succinct, ils devaient parfaire leurs études à l'étranger. La plupart se sont tournés vers les nouvelles techniques, les trucages, le clip vidéo...

Le festival d'Erevan a remis le pays en contact avec les réalisateurs du monde entier. « Il a surtout participé au rapprochement des artistes turcs et arméniens, explique Gorune Aprikian, qui vient de coproduire *le Scandale Paradjanov*. Des liens entre intellectuels se sont tissés, enchanter un vrai renouveau. » Un exemple : la Plateforme de cinéma Arménie-Turquie créée à Istanbul. Depuis 2008, elle aide des cinéastes turcs et arméniens à porter des projets communs (courts métrages et documentaires) ! Le dialogue constructif qui manquait entre les deux États, inimaginable auparavant, est né grâce au cinéma. Mais ce renouveau doit passer par la restauration des salles. « C'est la priorité. Il faut en construire, en rénover, poursuit Gorune Aprikian. Il y en avait 1000 durant la période soviétique. Il en reste cinq ou six ! Il en faudrait 200 ou 300, soit un complexe par grande ville. La fréquentation repartirait, car les Arméniens sont demandeurs de distractions et avides de culture étrangère. »

L'Arménie tente donc de s'intégrer dans les réseaux internationaux du septième art, avec des accords de coproductions multiples. Le Centre national du cinéma d'Arménie est sorti de sa torpeur. Il a obtenu un accord de coopération avec le CNC français. En juillet, le pays intégrera Eurimages, le fonds de soutien au cinéma européen. 2015 marque la commémoration du génocide. « Le sujet est loin d'être épousé, dit Serge Avedikian, comédien et réalisateur. Il a à peine été traité puisqu'il est toujours nié par



Sayat Nova de Sergueï Paradjanov (1968)

Mutilé, remonté, rebaptisé (*la Couleur de la grenade*), c'est, avec *les Chevaux de feu* (1965), le plus beau film de Paradjanov. Il ressort dans sa version d'origine. Le cinéaste y retrace en tableaux allégoriques les grands moments de la vie d'un troubadour arménien du XVIII^e siècle : enfance, découverte des arts puis de l'amour, retrait au couvent, assassinat par les Turcs... Avec des plans fixes et quasi aucun dialogue, l'artiste célèbre par d'étranges rituels l'identité et la culture arméniennes. Enluminures, fresques, icônes, beauté sensuelle du monde, des corps et des forces telluriques : un film unique et magnifique (en salles le 22 avril). ■ B.G.

le bourreau. En Turquie, il est interdit de l'évoquer sous peine de prison. La complexité de l'histoire arménienne est un sujet maudit pour le cinéma : on a l'impression que les cinéastes veulent "faire la preuve de". Très peu arrivent à faire un film qui ne soit pas une démonstration du fait qu'un génocide a eu lieu. On voit des films qui veulent se justifier d'être au lieu "d'être" tout simplement. »

Cette tragédie a néanmoins inspiré des fictions importantes tournées en dehors de l'Arménie : *le Mas des alouettes*, des frères Taviani ; *Ararat*, du Canadien Atom Egoyan (premier Abricot d'or à Erevan), dans lequel un Arménien célèbre, Charles Aznavour, incarne un cinéaste. Chacun a ses imper-

fections et aucun n'a encore satisfait les Arméniens. « Ils attendent le chef-d'œuvre, dit Gorune Aprikian et rêvent de l'équivalent d'un Docteur Jivago ! » Mais des films ont fait date, comme le remarquable documentaire *Aghet : 1915, le génocide arménien*, de l'Allemand Eric Friedler. Ou *The Cut*, de Fatih Akin (2014), une fiction très vilipendée en Turquie, puisque son auteur, germano-turc, s'est vu menacé de mort ! À moins d'un mois du festival de Cannes, où le martyr arménien sera au cœur du film de Guédiguian, *Une histoire de fou*, il faut souhaiter que ce cinéma trouve l'ouverture qui lui manque. « Que la grenade s'ouvre, conclut Serge Avedikian, et qu'on puisse compter les graines... » ■ BERNARD GÉNIN

EXPOSITIONS

Fantômes d'Anatolie

Sur le site de la carte postale, trois personnes sont représentées : une femme en costume traditionnel arménien et deux hommes, l'un en costume traditionnel turc et l'autre en costume militaire ottoman. La carte postale est datée de 1903.

PIERRE BENHAMOU

Jusqu'au 24 mai 2015, au Centre du patrimoine arménien, à Valence (Drôme).

Tél. : 04 75 80 13 00 ou www.patrimoinearmenien.org



Salut de Trébizonde.

Costumes nationaux.

Editeur : O Nouri, Trébizonde. N°953.

Avant la nuit : les Arméniens en Turquie à la veille du génocide

Paysage urbain, rues bondées, couple apprêté en costume traditionnel. Autant de souvenirs du quotidien de la communauté arménienne de l'Empire ottoman passés à la postérité grâce à la commercialisation de cartes postales aujourd'hui exposées. ♦ P.B.

Jusqu'au 24 mai 2015, au Centre du patrimoine arménien, à Valence (Drôme). Tél. : 04 75 80 13 00.

www.patrimoinearmenien.org



Le génocide des Arméniens de l'Empire ottoman : stigmatiser, détruire, exclure

À hommage exceptionnel, programmation exceptionnelle. Projections de documentaires, colloques et débats ainsi qu'une exposition de photographies d'époque viennent ponctuer le centième anniversaire du génocide arménien au Mémorial de la Shoah. ♦ P.B.

Jusqu'au 27 septembre 2015, au Mémorial de la Shoah, 17 rue Geoffroy-l'Asnier, Paris (IV^e).

Tél. : 01 42 77 44 72 ou www.memorialdelashoah.org



Xavier Leherpeur – 22 avril 2015



LA CHRONIQUE CINÉ

[réécouter](#) | [à venir](#) | [contactez-nous](#)

[podcast](#)

[Lien vers l'émission](#)

« Avant de se quitter, un dernier conseil : la reprise indispensable sur grand écran de **Sayat Nova** de Sergueï Paradjanov, réalisé en 1968 et qui sort pour la première fois dans sa version originelle arménienne. L'évocation par l'un des plus grands cinéastes au monde de la vie du poète Sayat Nova. Un film tout en images sublimes de beauté et d'inventivité. Je crois que l'on n'a jamais rien vu de plus beau et de plus subjuguant au cinéma »

Pierre Eugène – 22 avril 2015



La ressortie (merci Capricci) du célèbre film de Paradjanov dans une copie numérique restaurée (et de toute beauté) n'est pas qu'une bonne nouvelle, c'est aussi celle que l'on attendait. *Sayat Nova* fait en effet partie de cette espèce de films qui doit périodiquement faire retour pour raviver une encoche qu'ils ont été seuls à placer. Ces films (sans héritiers autres que leurs spectateurs) appartiennent donc moins aux grandes dates de l'histoire du cinéma qu'aux petites fêtes d'un calendrier perpétuel, leur arrivée sans cesse recommencée agrandit d'un coup l'espace du cinéma présent et reconfigure la vision des films contemporains – comme un excellent danseur transformeraient tous les invités d'un bal en cavalières.

Mathieu Macheret, il y a peu, terminait ici un bel article consacré à Mauritz Stiller sur ces mots plein d'esprits : « L'avenir du cinéma, c'est le cinéma muet. » Formule toute réaliste, puisque le cinéma n'est que l'art de faire revenir ce qui a été (même si ce passé a huit mois seulement), le plaisir perpétuel des premières fois sous l'auspice d'un recommencement invisible, où tout apparaît comme parfaitement présent.

Sayat Nova (gardons le titre original, ce nom propre du poète dont Paradjanov désire évoquer la vie) est ce film dont Serge Daney disait qu'il venait de bien avant le cinéma, d'un improbable cinéma du Moyen-Âge qui serait miraculeusement revenu auprès de nous. Une plongée dans le passé, inséparable d'une innocence folle envers la représentation qui, vierge de toute influence, semble

s'inventer pour la première fois. Plan après plan (ou scènes après scènes, c'est la même chose), le film accumule une suite de vignettes (dont il serait vain et même grossier de hasarder une description) d'une stupéfiante beauté : brillent à l'écran des objets souvent vus de loin et « mis en scène », très anciens, semblant très précieux, présentés par des personnages affables et muets, eux-mêmes vêtus des plus beaux atours. De l'époque du tournage, du dehors du film, il ne reste rien à l'écran (et fort heureusement, voudrait-on dire, vu comment ce dehors – l'URSS – a persécuté le film et son auteur et cette façon magnétique de faire du cinéma restera proportionnée au cadre interne, souverain du film). Mais la très grande singularité de l'art de Paradjanov qu'on aperçoit dans *Sayat Nova*, ce qui distingue ce film d'autres hapax filmiques (ou cinémas à un exemplaire), c'est son extraordinaire générosité envers le spectateur.

Donner à voir

Jamais un film ne nous aura donné une telle sensation de richesse. Et celle-ci, bien matérielle avant d'être sentimentale : le film ruine à lui seul tous les musées du monde. Les objets montrés sont non seulement superbes et rares, mais magnifiés par la simplicité (très sophistiquée, y compris techniquement) d'un dispositif qui ne vise, in fine, qu'à nous offrir à chaque plan le maximum de beauté sensible. À chaque nouvelle image, une nouvelle offrande, un marché disposé tout entier pour l'œil. Les scènes sont souvent lointaines, jamais en gros plan, déjà installées quand le plan a démarré ; et à chaque fois, c'est une nouvelle combinatoire, une procession de merveilles portées à notre regard et qui nous anoblit : nous spectateurs sommes dignes des plus puissants rois. Le cinéma a souvent étalé un luxe tapageur pour vêtir ses stars, peupler ses plans larges ou détruire ses décors, assimilant le rêve d'être ailleurs (ou d'être un autre) sinon à la violence du gâchis, du moins à un supplément visible qui fonctionnait (et fonctionne encore – par exemple avec les effets spéciaux) comme marque de richesse, mais marque excluante : « vous allez voir ce que vous n'avez pas ! »

Or *Sayat Nova* semble disposer toute cette mise en scène uniquement pour nous donner, par le miracle de la copie cinématographique, l'expérience quasi concrète de ces objets, en les mettant en mouvement et en nous montrant leur manipulation. Il y a quelque chose de bouleversant à sentir confusément que l'on ne désire pas un instant posséder ces objets personnellement ou fréquenter ces êtres légendaires, mais qu'on les veut pour soi dans le film – qui, comme un écrin, est leur place naturelle.

Le film de Paradjanov exacerbe ce « troisième sens » qui fascinait Roland Barthes dans les photographes (donc des images immobiles !) d'*Ivan le Terrible* d'Eisenstein. Un sens qui échappait à la rationalisation et à l'explication, qu'il se proposait d'appeler le « filmique ». Le déroulé du film de Paradjanov est proche d'une succession de « poses » et on gage que Barthes, qui goûtait peu le cinéma de la fluidité aurait apprécié et interprété au mieux ces poses renouvelées où brille partout l'« or du signifiant [5] » (autre belle expression de barthésienne).

Sayat Nova, c'est la monnaie vivante. L'œil se doit d'être nu pour l'accueillir : Paradjanov fait l'art des pauvres. Ou du moins un art qui implique qu'on soit le plus pauvre possible – en idées reçues comme en vouloir-saisir – pour en goûter tous les fastes (il y a ici comme un versant chrétien du communisme).

Or l'art des pauvres (depuis longtemps) ce n'est plus le cinéma : c'est la publicité (sous toutes ses formes, y compris déguisées). Cédons à une provocation moins gratuite que soucieuse : *Sayat Nova* est aussi le génie du cinéma publicitaire, l'aboutissement à la fois éthique et esthétique de son idéologie : à savoir le remplacement de l'objet réel par son double spectaculaire au sein du médium où il est présenté, aussi bien que la constitution de sa valeur aux yeux du spectateur. Paradjanov invente une publicité idéale, débarrassée du souci de vendre quelque chose tant montrer suffit ; une publicité qui raccorde aussi à son sens premier, démocratique : publier, rendre (au) public. Au-delà d'une instance de communication ou de propagande : une mise au jour.

C'est la face claire du film, le masque d'or de l'image. Mais, à l'autre bord, il y a ce qu'on entend, ces sons rajoutés qui ne sont pas enregistrés en même temps que les images (postsynchronisés) mais qui s'y prêtent : musiques, chants, quelques répétitions de phrases et des bruits choisis. Le son n'est pas ravissant comme l'image, il donne le là d'une présence réelle, il réalise l'image qui sans lui perdrat corps et basculerait hors de la sphère humaine. Si l'image nous fait plier sous le don, nous écrase de fascination, le son est ce qui nous redonne une conscience. À la fois adresse et vacarme, il équilibre aussi le sens donné pour nous concentrer sur l'expérience sensible plus que sur notre propre volonté de compréhension. Le son est en fait la vraie liturgie : obscure, sourde, pythique, bien plus sérieuse que l'image (qui a parfois de vrais instants de drôlerie) et qui plonge peut-être aussi plus sûrement qu'elle dans le temps (d'avant le cinéma) – en tout cas avec moins de médiation.

On aimerait que *Sayat Nova* et Paradjanov donnent naissance à d'autres films, et il est étonnant que dans notre société contemporaine où les musées font salle comble, le rétro ne cesse de revenir, le luxe hurle et la publicité nous suit partout, personne n'ait tenté une expérience de cet ordre qui ferait jouer à plein la générosité du médium filmique (la démultipliant, pourquoi pas, en 3D !) à travers des objets précieux ou des êtres très beaux. C'est qu'il faut aussi une sacré dose d'humilité pour réussir à faire de beaux plans et beaucoup moins pour les belles images et les beaux numéros (d'auteur, d'acteur). Certains s'y essaient : on peut penser à Sokourov et l'opulence de son Arche russe (mais le dispositif est un peu trop virtuose) ou les Straub/Huillet avec le cordeau tiré de leur Cézanne ou leur Visite au Louvre (humilité oui, mais il s'agit ici de mettre en rapport lignes intellectuelles et couleurs sensibles, et non de montrer du beau). Cependant, il serait bien intéressant que l'hypothèse publicitaire du monde soit un jour prise au sérieux plutôt qu'avec un mépris vague. Car pendant ce temps, refoulée, elle fait retour par touches dans les films – même les moins soupçonnables. Penser : « l'avenir de la publicité, c'est le cinéma » est peut-être le meilleur moyen de l'exorciser.

Claude Rieffel – 20 avril 2015

Chef-d'œuvre de Paradjanov, mutilé mais inaltérable, offert en don au spectateur

Tourné en 1968 au monastère Haghpat (XIII^e siècle) en Arménie, ainsi que dans les studios d'Erevan et de Kiev, *Nran guyne - Sayat Nova* est le huitième long-métrage de Sergeï Paradjanov, auréolé du succès de *Tini забутих предків - Les ombres des ancêtres disparus/ Les Chevaux de feu* (1964), mais sortant de l'expérience malheureuse d'un film interrompu *Les fresques de Kiev*.



C'est un des objets les plus singuliers que le cinéma ait produit : il ne ressemble à rien de ce qu'on a pu voir avant et après. Cette singularité causera bien des ennuis au film et à son auteur : remontage chronologique et doublage en russe par Serguei Youtkevitch en 1971 sous le titre *La Couleur de la Grenade* ; emprisonnement de Paradjanov en 1973.

Ce n'est que dans les années 90, après la mort de Paradjanov, qu'on pourra découvrir une version arménienne assez largement diffusée aujourd'hui. Il en existe aussi une version rushes de 4 heures comportant de nombreux plans absents de la version courante. Mais le moindre fragment de cette œuvre est d'une telle force poétique qu'aucune mutilation ne parvient à en atténuer l'impact.

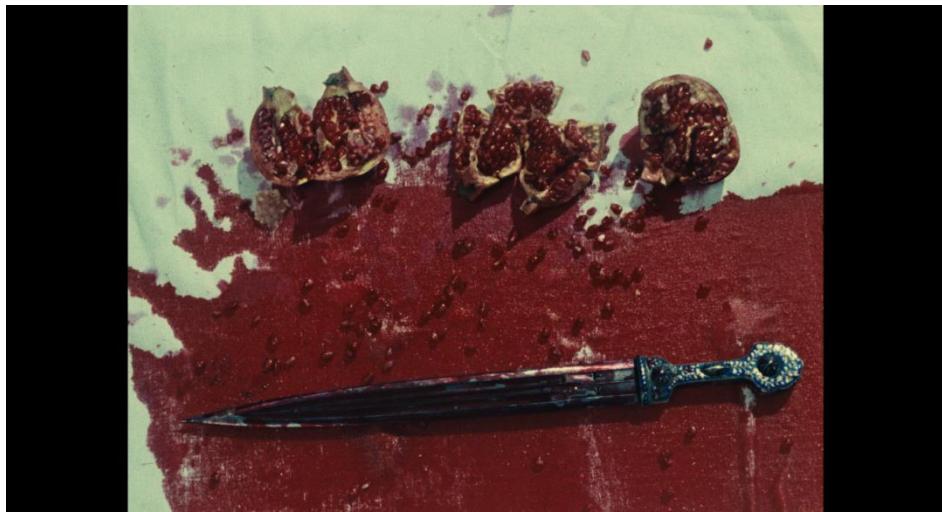
Certes, on peut lui trouver quelques frères ou cousins : le Cocteau du Sang d'un poète, le Pasolini de Médée ou le Tarkovski d'Andrei Roublev. Mais le geste esthétique, et politique, de Paradjanov dans *Nran guyne - Sayat Nova* est encore plus radical.

Le film tente de retrouver un langage poétique que, pour simplifier, on pourrait associer au Moyen-Âge : enluminure, fresque, icônes, importance de l’écrit, symbolisme totalement ancré dans le concret. Pas de récit, pas de dialogues, mais des tableaux à la fois figés et extrêmement animés : il y a toujours quelque chose qui bouge dans ces plans rigoureusement fixes.



Ces tableaux sont tous des prodiges de composition et échafaudent parfois des constructions spatiales ahurissantes mais ils n’invitent pas à la contemplation. Ils sont toujours courts et leur succession obéit à une combinatoire dont la logique nous échappe mais dont la nécessité relève de l’évidence.

Le cinéma de Paradjanov est primitif : frontalité, refus absolu du mouvement de la caméra, escamotages à la Méliès,... et en même temps proche de la modernité des années 60 : faux raccords délibérés, collages, impureté revendiquée. (Le cinéma c'est la peinture, la musique, la danse, l'artisanat...). Artifice et réalisme y font bon ménage : visages, cheveux, mains, objets peints de couleurs vives, mais aussi l'eau omniprésente, le feu, la terre, les grenades écrasées... Il est d'une sophistication extrême et d'une totale simplicité, celle d'un hymne franciscain à la beauté de la création.



Les acteurs, qui ne s'identifient jamais aux personnages, le poète étant incarné tantôt par un homme, tantôt par une femme, font face au spectateur et lui présentent les objets qu'ils ont en mains, livres, instruments de musique, comme pour lui en faire don, très simplement, comme Paradjanov nous fait don de son film.

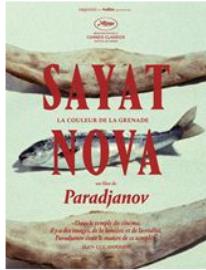


Avec Bertrand Bonello, Jeanne Balibar, Géraldine Pailhas > plus
Genre Comédie dramatique
Presse ★★★★☆ 3,2
Spectateurs ★★★★☆ 3,1

Un cinéaste reconnu travaille sur son prochain film, consacré à la monstruosité dans la peinture. Il est guidé dans ses recherches par une historienne d'art avec laquelle il entame des discussions étranges et passionnées.

> Toutes les bandes-annonces

[Voir la bande-annonce](#) [Séances \(18\)](#)



Sayat Nova - La couleur de la grenade

11

Date de sortie 22 avril 2015 (1h19min)
Réalisateur Sergueï Paradjanov
Avec Sofiko Tchiaourelli, M. Alekian, V. Galestian > plus
Genre Historique
Presse ★★★★★ 5,0
Spectateurs ★★★★☆ 3,4

Evocation de la vie du poète arménien Sayat Nova, dont on situe l'existence entre 1717 et 1794 en une série de plusieurs tableaux.

[Voir la bande-annonce](#) [Séances \(10\)](#)

